

de succès. Je crois que nous arriverons à l'unité nationale quand nous aurons des aspirations nationales communes et je maintiens qu'actuellement cette communauté d'aspirations n'existe pas au Canada. Il y a cinquante ans, nos pères ont fondé cette confédération et avec une merveilleuse prévoyance, ils ont construit en vue de l'avenir. Durant un demi-siècle, nous avons été nécessairement et judicieusement absorbés par des questions matérielles. Il fallait d'abord peupler le pays, encourager l'industrie et attirer les colons sur nos terres. Tout ce travail matériel était certainement très louable.

Ensuite est arrivée la guerre qui—je n'hésite pas à le dire—a fait plus que toute autre chose pour unir la population. Cette guerre a plus contribué à l'unité nationale que tout autre événement de notre histoire. Où donc trouverons-nous cette communauté d'aspirations qui nous permettra d'atteindre l'idéal que nous nous proposons? Je suis convaincu, monsieur l'Orateur, que nous ne la trouverons que dans le domaine de la morale. Une population divisée par la religion, par les conceptions politiques, par la langue, peut trouver dans un commun objectif moral un lien assez puissant pour réunir et diriger vers un but unique les nombreuses divergences que je viens d'énumérer.

Si j'étais artiste et si mes talents me le permettaient, je dessinerais un écusson national pour toutes les provinces de la Confédération, d'un océan à l'autre, et voici ce que je chercherais à représenter: Je mettrais d'abord au premier plan les deux mots "Vérité" et "Honneur"; à l'arrière-plan je mettrais une allégorie représentant la "Tolérance". En mettant cet écusson sous les yeux de la population, je crois que nous pourrions arriver à une unité nationale qui ferait du Canada un grand pays et de notre population, une grande nation canadienne. Je ne vois pas qu'on puisse y arriver autrement.

Désire-t-on savoir ce que signifierait dans cet écusson, le mot "Vérité"? Ce mot implique nécessairement l'instruction. La vérité c'est le savoir. Pour tous les enfants nés dans ce pays, sans exception, je voudrais une bonne instruction primaire. Cette réforme doit faire partie de tous nos projets pour l'avenir et, à propos de cette question d'enseignement, permettez-moi de dire que j'entrevois pour plus tard la possibilité, la nécessité même, d'une grande université nationale.

J'approuve absolument la remarque faite ces jours derniers par M. McKay, recteur de l'université de la Saskatchewan. Il a dit en substance que la plus grande erreur de la nation anglaise avait été de laisser l'Allemagne s'ériger en maître d'école dans le monde entier. C'est absolument mon avis. L'Allemagne cherchait aussi la vérité, mais elle manquait d'honneur et les deux sont essentiels à une grande nation. Le pays doit pouvoir offrir les plus grandes facilités d'enseignement pour ceux qui peuvent apprendre. Quand je dis "ceux qui peuvent", je n'entends pas parler de leur situation pécuniaire; cela comprend tous ceux qui par leurs facultés intellectuelles et morales peuvent aspirer aux plus hautes fonctions et le Canada devrait pouvoir fournir à ses enfants qui ont les talents nécessaires, la possibilité de les développer et de les mettre au service du pays. Ce but, nous pouvons l'atteindre, sinon à présent, du moins dans un avenir rapproché, au moyen d'une grande institution nationale d'enseignement supérieur. Pourquoi ne pourrions-nous pas fournir tout ce dont le Canada a besoin pour son développement matériel, moral et intellectuel.

A cette pensée est liée l'idée de l'honneur. Si nous pouvions, de quelque manière, adopter ce double principe de la vérité unie à l'honneur, le réquisitoire et les accusations qui ont été formulées contre les hommes d'âge civil de ce pays, cesseraient en grande partie. Ils sont engendrés par le déshonneur, et tant que celui-ci prévaut au lieu de l'honneur, nous aurons des désagréments, en cette Chambre et partout.

L'opinion unanime est que nous avons besoin d'hommes et de femmes d'un plus noble type. Malgré tout mon respect pour les femmes canadiennes, je crois—et elles seront sans doute les premières à partager mon avis—que nous avons besoin, en somme, même au Canada, de femmes d'un plus noble type encore.

Donc, outre tout cela, si nous pouvions seulement acquérir l'esprit de tolérance, nous aurions, je crois, un peuple qui serait un jour le plus beau et le plus noble témoignage en faveur de ceux qui ont vécu et qui sont morts pour la défense de tout ce qui donne du prix à la vie.

Cette réflexion mérite au moins l'examen de ceux qui s'occupent des problèmes nationaux et des affaires du pays, et j'espère que, dans nos rapports entre provinces et entre citoyens, nous réussirons dans la plus grande mesure possible, à tenir présente l'idée d'une union nationale qui permettra